

## *Rule of Three* : un plaidoyer pour l'authenticité\*\*\*\*

### Le chorégraphe Jan Martens se libère de ses névroses



Dans le silence naissent l'harmonie, le respect et la sensibilité. © Joeri Thiry

**Trois danseurs envoûtés par un percussionniste obsessionnel. Il n'en faut pas plus au chorégraphe Jan Martens pour réaliser un impressionnant spectacle de danse, *Rule of Three*, qui nous incite, comme à chaque fois, à réfléchir.**

Pour le spectacle *Rule of Three*, Jan Martens a fait appel au percussionniste et électro-acousticien NAH. Dégoûlant de sueur au-dessus de ses instruments, il se révèle un démon qui tient les danseurs sous son emprise avec une poigne de fer. De scènes brèves, explosives qui s'enchaînent de manière saccadée, le spectacle évolue vers des tableaux prolongés dans lesquels des actions répétitives se fondent de manière quasi imperceptible. La figure récurrente du triangle permet une lecture symbolique : trois points reliés entre eux, mais qui ne peuvent pas se toucher.

Les danseurs partagent un même vocabulaire épuré, mais sont à la fois captifs de leur propre comportement compulsif. Ils évitent de se toucher et se meuvent les uns autour des autres, préservant ainsi la distance qui règne entre individus enfermés en eux-mêmes.

Rapidement, on a l'impression que chacun construit quelque chose de son côté. La construction compulsive, quasi névrosée d'une propre identité ? Soutenue par des rythmes haletants, on voit l'émergence d'une fabrique sur scène. Une machine qui confectionne des personnalités sans jamais les achever cependant, mais qui les pousse sans cesse dans une nouvelle direction.



Les danseurs partagent un même vocabulaire gestuel épuré, mais sont à la fois captifs de leur propre comportement compulsif. © Joeri Thiry

Au rythme contraignant de percussions qui résonnent comme de puissants coups de massue, les danseurs prennent des poses anguleuses qui font penser à des idéogrammes chinois. Le corps qui s'écrit lui-même dans un alphabet capricieux de caractères stylisés. Et par extension, l'homme qui tente d'écrire sa propre histoire et en explore les extrêmes ce faisant. On dirait que cela se dirige droit vers un ravage, jusqu'à ce que NAH assène son dernier coup de tonnerre et quitte la scène, chancelant et épuisé.

Le diable s'en est allé et laisse un silence étourdi derrière lui. Le contraste ne pourrait être plus grand : les danseurs sont soudain nus, encore

haletants, mais déjà détendus. Ils se sont libérés de leur névrose et découvrent une nouvelle liberté inexplorée. L'individualité distante de la première partie cède la place à de l'intimité, à des effleurements réservés et à de la tendresse. Les danseurs se rapprochent, cherchent des compositions apaisées de corps qui s'emboîtent harmonieusement. Dans le silence naissent l'harmonie, le respect et la sensibilité.

À travers cette chorégraphie, Martens réfléchit aux rythmes qui dominent nos vies. Sans agiter un doigt pontifiant, il nous montre la guerre d'usure que nous faisons de nos vies et nous propose une alternative. Il décortique notre aspiration scrupuleuse à être « quelqu'un » et mène un plaidoyer subtil pour l'authenticité. Une véritable bouffée d'air frais.